

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 38, Number 3, 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103698ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103698ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1970). Pages de journal. *Assurances*, 38(3), 237–255.
<https://doi.org/10.7202/1103698ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

V

29 décembre

Apollo XII. L'expédition d'Apollo XII a demandé la même préparation, présenté les mêmes aléas que celle d'Apollo XI. Elle a exigé le même courage. Elle a donné les mêmes résultats. Elle a été réussie au même degré. Pourquoi faut-il qu'elle ait soulevé un intérêt bien moindre ? Au premier voyage, on avait le souffle coupé. Cette fois, on a suivi le périple d'un œil un peu blasé, d'une oreille un peu distraite. Et, cependant, n'y avait-il pas là un autre exploit ? Hélas ! l'esprit humain est ainsi fait que l'étonnement passé, l'admiration se transforme en habitude. Il semble normal que l'une fasse place à l'autre. Et pourtant...

237

~

3 janvier 1970

La moto-neige, mieux connue sous le nom de ski-doo, est passée dans les mœurs canadiennes, comme l'automobile. Il faut dire qu'à la campagne, il est bien tentant d'en avoir une. Tout le monde en est ravi, sauf les voisins qui n'y voient qu'une source nouvelle de bruit. Rapide, souple, l'appareil est monté sur des skis. Il est mû par un petit moteur solide et bien étudié. Branché sur une courroie sans fin, en caoutchouc synthétique, il mord dans la neige avec une force inattendue. C'est avec ce véhicule solide, résistant, nouveau, qu'un groupe de Canadiens et d'Américains s'est rendu au Pôle Nord il y a deux ans. Il refaisait ainsi, sans les mêmes dangers, le périple accompli ou tenté par tant d'explorateurs qui ont réussi après des fatigues terribles ou qui y sont restés.

Un des fabricants faisait partie de l'expédition.¹ Avec leur véhicule, on a fait fortune en convainquant les gens de l'utiliser pour des besognes utilitaires aussi bien que pour promenade. Son succès s'explique par la souplesse de l'appareil et sa merveilleuse adaptation à l'hiver.

¹ Il est mort depuis à 34 ans, je crois.

Au lieu d'avoir des chevaux qui pénètrent dans la neige jusqu'au poitrail, on l'utilise pour les travaux de la forêt, de la ferme et comme véhicule de sport. Ainsi, dans les Laurentides, il s'est formé des clubs d'usagers qui parcourent avec beaucoup de pétarades et de satisfaction, les pistes tracées dans la forêt et la plaine. C'est un merveilleux instrument de travail et de sport, mais qui présente quelque risque quand on le met entre des mains inexpérimentées ou trop audacieuses. Tel ce fils unique de 17 ans, à qui on a confié le plus coûteux et le plus rapide de ces appareils. En revenant du Mont-Gabriel, il s'est fait tuer par une automobile. Ce matin, tout le village assistait au service. Une longue file de voitures accompagnait le corps au cimetière. Cela, c'est l'envers de la médaille. Mais pourquoi faut-il que des parents confient à leurs enfants, souvent en bas âge, ces coursiers rapides, dangereux. Ils ont une utilité, mais on ne peut leur faire faire sans danger n'importe quels culbute, virage ou pirouette, en les conduisant avec la plus folle imprudence.

On m'a dit récemment que dans la seule province de Québec, il y avait 125 000 de ces appareils. Quand on songe que cela fait \$125 000 000 on constate qu'après tout il y a dans notre province énormément de gens qui dépensent, peut-être follement, alors qu'on les croit pauvres ou, tout au moins, au niveau des sous-développés.



La maison Bombardier est le principal fabricant de motos-neige au Canada et en Europe. Elle vient de faire une émission d'actions qui s'est enlevée comme des petits pains, avec une hausse des cours d'environ 25 pour cent depuis, malgré la valse hésitation de la Bourse.¹ Fondée par le père, la maison est développée constamment par les fils, sous la direction d'un gendre. C'est assez étonnant de voir cette famille où tout le monde travaille dur et bien. C'est sans doute l'influence de la mère, car généralement l'homme d'affaires, qui réussit, a si peu de temps à lui qu'il néglige la formation de ses enfants ou les gâte en pensant qu'ils ne doivent pas être privés d'argent, comme il l'a été si longtemps. C'est un sentiment défendable auprès des âmes tendres mais qui, en pratique, n'a donné de bons résultats qu'exceptionnellement. Que de pères ont réussi leur vie d'homme d'affaires et ont raté lamentablement leur vie familiale. Un jour, quelqu'un disait devant moi : « Il ne faut pas sacrifier sa famille à ses affaires ». Sans aller

¹ Depuis la valeur a plongé comme pour la plupart des titres cotés à la Bourse.

jusque là, je crois qu'il faut essayer d'établir l'équilibre. Il sera parfois précaire, mais il ne faut pas oublier que l'avenir de la cellule familiale est tout autant fonction du succès des entreprises du père que du soin qu'il met à élever ses enfants. Il y a un juste milieu à observer, difficile je l'admets, mais réalisable.



J'ai écouté tout à l'heure à la radio une émission sur l'immigration. Périodiquement dans les journaux et à la radio-télévision, on en parle. Il semble qu'on fasse venir des gens qu'on ne prépare pas à la vie de notre pays. Etes-vous au courant des problèmes locaux, leur demande-t-on à l'arrivée ? Ils ne le peuvent que s'ils y ont vécu. Certains protestent avant de s'adapter. Si beaucoup réussissent parce qu'ils acceptent le milieu avec ses avantages et ses défauts, parce qu'ils ont quelque chose à offrir, d'autres sont des paresseux, des hâbleurs ou des malchanceux, à qui on donne beaucoup trop d'importance. Souvent, il est vrai, on abuse de l'immigrant, en lui offrant n'importe quoi à n'importe quel prix.

239

Au cours de la discussion, un jeune Portugais a dit qu'il était venu au Canada sans avoir la moindre notion d'anglais ou de français. Il s'est débrouillé et il parle maintenant le français assez bien. De place en place, de la préparation de sandwiches dans un casse-croûte à la fabrication de pièces d'aluminium, il s'est tiré d'affaire. À un moment donné, le gouvernement lui a payé \$35 par semaine pour suivre des cours d'adaptation ou de recyclage (on ne sait plus tant le jargon du travail évolue !) Il s'est inscrit à des cours du soir ou de jour, suivant ses ressources. Il s'achemine petit à petit vers une formation qu'il n'aurait pas eue chez lui, a-t-il dit. À force de bras et moyennant un énorme effort individuel, il est vrai. C'est juste, car le Canada n'est pas un pays où l'or se ramasse à la pelle. C'est en y mettant du sien que l'immigrant réussit à se faire une situation. Il faut l'aider et surtout, empêcher qu'on ne l'exploite. Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'il puisse vivre ici sans retrousser ses manches et sans travailler, pas plus que l'immigrant réussit à se faire une situation. Il faut l'aider et, surtout, On ne réussit plus avec la seule force de son sourire, de son bon caractère ou avec la seule aide de sa famille ou des femmes : même si l'une et les autres ont encore quelque influence dans une société qui, sans être vieille, est de plus en plus structurée.

Je pourrais citer ici, à titre d'exemple de réussite, le cas d'un de mes clients qui, jeune homme, gagnait sa vie en transportant du fumier

en Italie. À force de travail et d'intelligence, il est maintenant propriétaire à Montréal de plusieurs entreprises. Les gens d'ici, m'a-t-il dit, ne connaissent pas leur chance de vivre dans un pays où tout n'est qu'occasion, qu'il suffit de saisir.

4 janvier

240 La mémoire est une chose bien curieuse, assez folle. Tout à l'heure, j'écoutais un disque de la Tébaldi, cette extraordinaire cantatrice italienne. Pourquoi suis-je passé d'elle à Maria Callas, de celle-ci à Onassis et, de ce dernier, à sa femme Jackie, venue se joindre aux Kennedy pour l'enterrement du chef de clan ? Ancien ambassadeur des États-Unis en Angleterre, celui-ci a tout fait pour s'enrichir (il laisse \$400 millions, paraît-il) et pour que ses fils tiennent un grand rôle dans la politique américaine. Le dernier, Edward, a follement joué son avenir dans une aventure dont on ne connaîtra jamais l'explication.

Paris Match consacre quatre pages à Jackie Onassis parmi les Kennedy à Cape Cod. Est-ce un *build-up* qu'on tente ? Après avoir été la veuve infiniment respectée du président des États-Unis, Jackie est devenue l'épouse, beaucoup moins respectée, d'un homme très riche et plus très jeune. Elle a baissé de plusieurs plans dans l'estime des bonnes gens. Essaie-t-on de la remettre en meilleure place, en profitant de son retour à Hyannis Port à l'occasion du décès de son beau-père ? C'est le procédé ordinaire des spécialistes de la publicité qui comptent sur le temps, la faculté d'oubli des gens et l'effet d'arguments très simples : gentillesse, malheurs familiaux, isolement dans une vie somptueuse, toilettes d'apparat qui ne laissent rien ignorer. Il faut dire que Jackie Onassis, qui a succédé magnifiquement à Maria Callas, se prête bien à ces jeux de la publicité, qui utilisent tout — grâce, sourire, élégance — et qui remuent les gens plus que des phrases compliquées et des discours astucieux.

Il y a quelque temps, ne racontait-on pas que, de passage à New-York, elle assistait à un film avec son mari. À la sortie, des journalistes ont voulu la photographier. Mécontente, elle s'y refusa. Puis, comme l'un d'eux ne voulait pas l'écouter, en une prise de judo impeccable, elle lui fit faire une trajectoire qui l'amena un peu rudement sur le pavé. Comme quoi la femme moderne doit se tirer d'affaire seule, même si elle est une des femmes les plus riches du monde.

Je lisais tout à l'heure la *Retraite Sentimentale* que Colette écrit après avoir quitté Willy, vers 1920, je crois. J'étais à Paris en 1922 et je me rappelle comme Mme M. parlait de Colette avec plaisir et de son mari avec horreur. Colette est un des écrivains français les plus délicats. Quel style elle a ! Il faudrait faire lire ses livres à certains écrivains de chez nous, comme Jovette, qui a de l'imagination, mais qui écrit bien mal. Dans *Non, Monsieur*, elle veut faire différent, créer une impression choc sur le lecteur, avec un style qu'elle croit nouveau, personnel, mais qui est simplement heurté, sans suite, déplaisant comme une chose ratée. Il faudrait lui faire lire Colette, dont la phrase est simple, courte, charmante et d'une exquise délicatesse. Elle ne cherche pas à étonner le bourgeois comme trop de nos écrivains; elle ne charge pas. Elle ne cherche pas non plus à créer un style nouveau. Elle écrit avec cette simplicité et cette pureté qui ont fait la réputation de la langue française. Elle aussi a eu une vie dure. Dans sa jeunesse, elle a été danseuse de caf'conc. François Mauriac raconte qu'il l'a vue sur la scène à Bruxelles dans un bien simple appareil. Elle avait épousé Willy qui était un beau salaud, paraît-il. Jovette, elle, a eu à se plaindre d'un commissaire d'école et de quelque ecclésiastique entreprenant. Elle pourrait raconter tout cela avec cette délicatesse de touche, cette simplicité, cette maîtrise des mots qui ont fait de Colette l'un des plus grands écrivains de France.

9 janvier

Radio-Canada avait au programme le danger que l'influence de l'anglais fait courir au français dans le monde. Prenaient part au débat, à Montréal Jean-Marie Laurence et, à Paris, un certain nombre de spécialistes dont Robert Le Bidois. Le nom de son père est très connu au Canada français parce qu'il a été professeur à l'Université de Montréal. Tous parlent du français avec une grande inquiétude. De Montréal, le meneur de jeu leur a posé la question suivante : « l'infiltration constante de l'anglais dans la langue courante, aussi bien que dans le jargon scientifique, met-elle notre langue en péril ? » Oui, ont dit les trois spécialistes. Il faut réagir contre le français et surtout contre l'envahissement graduel de l'anglais dans la technique. Songez, disait l'un d'eux, que pour un examen récent en sciences, on suggérait à des étudiants francophones la lecture de trente-quatre ouvrages. Or, de ces livres, recommandés par le Ministère de l'Éducation de France, il y en avait vingt en anglais. Devant cela, comment voulez-

vous que le candidat francophone ne soit pas porté à utiliser par la suite un vocabulaire presque entièrement anglophone ? C'est là qu'on se rend compte combien nos préoccupations au Canada se rapprochent de celles de la francophonie. Que faire ? Avoir recours à la production de livres bien faits ou à la traduction, dit Jean-Marie Laurence. La traduction, avec ses pièges, ses embûches, sa lourdeur ! Mais pour cela, il faut créer les mots s'ils n'existent pas. S'il faut songer à décontaminer la langue quand elle est atteinte, il faut aussi la soigner si elle est malade, la renforcer, en prévoir l'évolution à l'avance.

242

L'Académie française aura perdu son utilité si elle ne le fait pas, précise Jean-Marie Laurence. Sa fonction n'est pas de créer la langue, mais de définir les mots et de fixer le bon usage, lui répond-on de Paris. Car le dialogue est entre Paris, Montréal et, à un moment donné, Saskatoon.

Comme ces échanges sont intéressants ! J'en suis ravi, moi qui ai pour le français un grand respect, même si je l'écorche parfois.



Cette technique de la radio évoque une cérémonie bien curieuse qui eut lieu après la guerre. Louis-Charles Simard, Jules Labarre et moi étions un peu l'âme dirigeante de l'Association des diplômés de l'Université de Montréal. Nous souhaitions un rapprochement avec les universités françaises. Aussi, avons-nous convaincu l'Université de décerner un doctorat *honoris causa* au doyen de l'Université de Caen. De la salle des promotions, le recteur Mgr Olivier Maurault avait fait l'éloge de son collègue de France, avec cette distinction et cette élévation de pensée qui lui étaient propres. Et de Caen, le recteur avait répondu. À l'époque, tout cela nous avait paru une technique assez étonnante, audacieuse. L'échange de ce midi entre Saskatoon et Paris, par voie de Montréal, n'a rien d'extraordinaire. Elle est tout au plus, au point de vue technique un coûteux colloque à trois, repris sur les ondes canadiennes d'une part et françaises de l'autre. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se souvenir de cette conversation entre Washington et l'équipe d'Apollo XI, qui venait de se poser sur la lune. Malgré tout, ces échanges, à trois voix et à cinq mille milles de distance, ont quelque chose d'assez remarquable pour qu'on en remercie Radio-Canada. Ils permettent d'oublier l'abondante moisson de navets qu'elle nous apporte durant l'été et pendant une partie de l'automne.



23 janvier

J'ai envoyé mes pages de journal à un certain nombre de mes amis. Quelques-uns m'en ont remercié. Tous l'ont fait gentiment. L'un m'a signalé qu'il y avait une lettre en trop dans le nom du gouverneur général. Un autre m'a fait dire par sa femme de penser moins aux rondeurs des jolies femmes et davantage à mon salut. Un autre m'a écrit que si je parlais de vieillards, il n'en voyait pas autour de lui. Il n'apercevait que des jeunes gens et des gens moins jeunes. Tous ont semblé prendre un peu de l'intérêt que j'ai trouvé dans ces textes sans apprêt, écrits sans autre ordre apparent que ma fantaisie. L'un a parlé de fraîcheur et l'autre de sérénité. Je pense que cela est dû au fait que je les rédige le samedi et le dimanche à Sainte-Adèle, où j'ai la paix de l'esprit, loin de la clientèle et de ses exigences. C'est ce que je disais un jour à une jeune femme, à côté de qui je déjeunais au *Canadian Club* de New-York. J'y étais l'invité de ce bien curieux bonhomme qu'était X. Il parlait comme un imbécile, mais agissait comme un homme intelligent : ce qu'on ne croit pas possible généralement, mais ce qui l'était dans son cas. Il bafouillait, avait des plaisanteries suivies d'un rire épais. Il faisait aussi des gaffes grosses comme lui. Il aimait beaucoup le bruit, mais, connaissant bien les hommes, il les invitait fréquemment chez lui, où il recevait très bien. On s'en moquait un peu, mais on acceptait tout de lui, comme s'il ne pouvait en être autrement. Il était partout où cela pouvait être utile d'être vu, quel que fut l'éloignement du lieu. On raconte qu'un jour, au Japon, il était venu quelques jours avant que ne commençât un congrès auquel assistaient plusieurs de ses amis. À son arrivée, chacun trouva dans sa chambre une cravate décorée de signes particuliers. Pour lui faire plaisir, certains la mirent immédiatement. À leur grand étonnement, en montant dans l'ascenseur, on les appelait par leur nom en disant « *Good morning, Mr...* » Les signes étaient tout simplement le nom écrit en japonais. J'aurais hésité à faire ce cadeau et cette bonne blague. Lui n'avait aucune hésitation car il connaissait la psychologie des êtres humains et il en usait abondamment dans ses affaires. Il a réussi très bien. Il a bâti quelques affaires prospères. Il est mort en laissant derrière lui plusieurs millions, paraît-il, accumulés malgré son goût de la dépense et de l'ostentation. Il était à la fois agaçant à voir vivre et très astucieux. Balzac l'aurait placé dans sa *Comédie humaine*, car il était un type à part, comme il n'y en a plus guère dans notre société qui s'accommode davantage des êtres neutres, sans éclat, sans reflet. X était vraiment un original, mais pas dans le

sens donné par Louis Fréchette dans son livre qu'il a intitulé « Originaux et détraqués ». Assez curieux à voir vivre, il était agaçant, généreux, prudent malgré ses imprudences apparentes.

244

Mais me voilà bien loin de Sainte-Adèle. Comment pouvez-vous y chercher la paix, me dit ma voisine un peu incrédule. Je n'y ai jamais vu que des gens assoiffés, bruyants, agités, cherchant non le repos, mais l'agitation dans les coquetels, les réceptions, la partie de poker du samedi soir, les dîners. Vous avez raison, lui ai-je dit. Mais pour éviter tout cela, il suffit de se faire considérer comme un *sauvage*. Et je vous assure que j'ai réussi rapidement. Si c'est facile, cela comporte des avantages bien précieux. Alors, on est libre de choisir ses amis, de les voir en fin d'après-midi, de parler avec eux en buvant le whisky de l'amitié. Pour cela, il faut avoir renoncé à l'agitation et, je le crains, avoir atteint l'autre versant de la vie.



Ce matin, à sept heures et demie, il faisait 20°F au-dessous de zéro. J'espère que le soleil fera remonter la température. Le temps est splendide. Il y a une petite brume grise sur le paysage, qui est bien charmant ainsi. Chaque fois qu'il fait très froid, comme aujourd'hui, une fumée blanche monte des cheminées, tout droit, car il ne vente pas. Le grand froid s'endure assez bien, pourvu qu'il y ait pas de vent. Sinon, marcher est presque intolérable, avec la peau qui donne l'impression de se fendre, les sinus qui font mal comme si on les pressait très fort entre l'index et le pouce. Tout à l'heure, j'irai chercher les journaux chez Madame B., aimable épicière au sourire charmant. Je ne peux, en effet, rester toute la journée dans la maison sans aller respirer l'air extérieur. Ma femme m'appelle alors l'*Ancien Canadien*, tellement je suis emmitouflé. Je me coiffe d'une tuque noire, enjolivée, il est vrai, d'un écusson en métal doré représentant un skieur, avec à l'arrière-plan un ciel bleu sans nuage, nettoyé par le vent du Nord. Ce serait très agréable, encore une fois, s'il ne faisait — 20 degrés à l'extérieur.

Plus tard, vers onze heures, il fait + 10°. Quel écart ! Et on voudrait avoir un caractère égal quand la nature fait de pareils sauts.



Dimanche dernier, nous sommes allés rendre visite à J. qui s'est porté acquéreur d'une maison de ferme et d'un grand terrain dans les

Cantons de l'Est : l'Estrée comme aiment à dire les gens du cru. Pour une chanson, J. a acquis un véritable domaine en friche. Le nouveau propriétaire parle de ses bois, de son érablière avec un plaisir évident. Il a une phrase bien amusante, à propos du sens des responsabilités qu'on acquiert quand on atteint l'âge où l'on a une femme, des enfants et une hypothèque sur sa propriété. Alors, dit-il, on change d'optique et l'on conçoit la vie bien différemment.

J. ne veut pas exploiter sa ferme, car il se méfie de ses qualités de rural. Il veut avoir un endroit où se réfugier loin de tout et de tous, dans un pays qui n'est pas encore envahi par les touristes ou autres vacanciers.

245

Sa femme a fait de la maison délabrée un coin bien charmant, coloré où se trouve un bric à brac dont elle a tiré un excellent parti : choses achetées au cours des voyages, meubles sans style venus du grand-père, de la grand-maman, de la famille et table en bois blanc faite par un menuisier local. Tout cela pourrait tenir de la boutique du brocanteur. Au contraire, c'est bien plaisant parce que la maîtresse de céans a mis beaucoup de goût dans son installation; grâce aussi au plâtre grossièrement gâché par des ouvriers qui ne voulaient pas se prêter à un travail qu'ils réprouvaient, grâce à de la peinture bien choisie et appliquée. L'autre génération tire parti de ce que ma génération a tendance à mettre de côté, avec une suffisance ou une incompréhension lamentables. Je pense, en particulier, à ce plafond de tôle que j'aurais fait arracher, mais qu'on s'est contenté de peindre en blanc et qui fait très bien.

J. m'a raconté une scène bien charmante : la visite des voisins en *berlot* le lendemain du Jour de l'An. L'un d'eux est un homme intelligent, grand fournisseur de lait à Montréal, astucieux, adroit, sachant ce qu'il veut, riche alors que d'autres doivent vendre leur terre dans la région. J. m'a dit comme avaient été agréables ces visites de gens simples, directs, aimables, comme on ne l'est plus dans les villes où on se connaît à peine. On cherche même à ne pas se voir pour éviter les histoires, les querelles ou la trop grande intimité. Quelle pitié au fond que ces réflexes d'isolés, qui se complaisent dans leur isolement !

À un moment donné, J. a dit à l'un de ses visiteurs, homme à tout faire qui lui a installé sa clôture : « J'ai une pompe dans la cave qui ne semble pas fonctionner. Vous ne pourriez pas y jeter un coup d'œil. » Sûrement, dit l'autre, qui descend à la cave, entourée de murs épais com-

me on en construisait au siècle dernier. Revenu aussitôt, il eut le commentaire suivant, au milieu des rires : « Si vous voulez que la pompe fonctionne, il faudrait peut-être mettre le courant. » Si le propriétaire de la maison règle facilement les grands problèmes de l'État, s'il fait des exposés brillants sur des sujets difficiles, comme moi, il bute sur les petits problèmes de tous les jours. Une fois de plus, l'ouvrier montrait son utilité. Cela me rappelle cette très amusante anecdote racontée par ma belle-sœur chez qui deux jeunes ingénieurs, frais émoulus de Polytechnique, passaient quelques jours après leurs examens. Devant la radio qui ne fonctionnait pas, ils n'eurent pas un moment d'hésitation. « Tante, dit l'un d'eux, nous allons vous arranger cela ». Ils dérangèrent à ce point la mécanique qu'il fallut le lendemain faire venir le technicien. Il y a une telle différence entre l'application et la théorie qu'il faut se rappeler le vieux dicton qui a encore sa valeur, même si le skidoo a remplacé la bête de somme : chacun son métier et les vaches seront bien gardées.



J'ai dit précédemment comment, à la sortie d'un concert donné à Paris par l'Orchestre de Paris, à la salle Gaveau, j'avais acheté un disque gravé en Russie. Je l'ai fait jouer à quelques reprises. L'orchestre (celui de la radio-télévision de Moscou) est excellent et le violoncelliste remarquable. Ce qui est mauvais, c'est la gravure. Une fois de plus, je constate combien l'objet de consommation peut être négligé en U.R.S.S. La technique à ce niveau semble médiocre, tout comme celle de l'industrie que révélait l'exposition de 1967 à Montréal. C'est aussi l'impression que rapportera M. après un voyage de trois semaines.

Deux dollars pour le disque me paraissaient être un prix de propagande. C'est trop pour une gravure qui est, à certains moments, aussi mauvaise. Ce n'est pas la faute de mon appareil. Il est excellent avec ses deux hauts-parleurs qui lui donnent une extraordinaire sonorité. Mes enfants me l'ont offert à l'occasion de mes soixante-dix ans.

J'ai eu ce jour-là l'impression d'être devenu un vieillard. Toujours, dans mon esprit, soixante-dix ans a été l'âge de la vieillesse, sinon de la décrépitude.

Un jour qu'à Québec, j'attendais l'avion, je causais avec le professeur R. G. de cet extraordinaire géographe qu'a été Pierre Blanchard. Il me disait que la période la plus productive de sa vie avait été celle que l'on considère généralement comme la vieillesse. M. Blanchard,

23 janvier

J'ai envoyé mes pages de journal à un certain nombre de mes amis. Quelques-uns m'en ont remercié. Tous l'ont fait gentiment. L'un m'a signalé qu'il y avait une lettre en trop dans le nom du gouverneur général. Un autre m'a fait dire par sa femme de penser moins aux rondeurs des jolies femmes et davantage à mon salut. Un autre m'a écrit que si je parlais de vieillards, il n'en voyait pas autour de lui. Il n'apercevait que des jeunes gens et des gens moins jeunes. Tous ont semblé prendre un peu de l'intérêt que j'ai trouvé dans ces textes sans apprêt, écrits sans autre ordre apparent que ma fantaisie. L'un a parlé de fraîcheur et l'autre de sérénité. Je pense que cela est dû au fait que je les rédige le samedi et le dimanche à Sainte-Adèle, où j'ai la paix de l'esprit, loin de la clientèle et de ses exigences. C'est ce que je disais un jour à une jeune femme, à côté de qui je déjeunais au *Canadian Club* de New-York. J'y étais l'invité de ce bien curieux bonhomme qu'était X. Il parlait comme un imbécile, mais agissait comme un homme intelligent : ce qu'on ne croit pas possible généralement, mais ce qui l'était dans son cas. Il bafouillait, avait des plaisanteries suivies d'un rire épais. Il faisait aussi des gaffes grosses comme lui. Il aimait beaucoup le bruit, mais, connaissant bien les hommes, il les invitait fréquemment chez lui, où il recevait très bien. On s'en moquait un peu, mais on acceptait tout de lui, comme s'il ne pouvait en être autrement. Il était partout où cela pouvait être utile d'être vu, quel que fut l'éloignement du lieu. On raconte qu'un jour, au Japon, il était venu quelques jours avant que ne commençât un congrès auquel assistaient plusieurs de ses amis. À son arrivée, chacun trouva dans sa chambre une cravate décorée de signes particuliers. Pour lui faire plaisir, certains la mirent immédiatement. À leur grand étonnement, en montant dans l'ascenseur, on les appelait par leur nom en disant « *Good morning, Mr...* » Les signes étaient tout simplement le nom écrit en japonais. J'aurais hésité à faire ce cadeau et cette bonne blague. Lui n'avait aucune hésitation car il connaissait la psychologie des êtres humains et il en usait abondamment dans ses affaires. Il a réussi très bien. Il a bâti quelques affaires prospères. Il est mort en laissant derrière lui plusieurs millions, paraît-il, accumulés malgré son goût de la dépense et de l'ostentation. Il était à la fois agaçant à voir vivre et très astucieux. Balzac l'aurait placé dans sa *Comédie humaine*, car il était un type à part, comme il n'y en a plus guère dans notre société qui s'accommode davantage des êtres neutres, sans éclat, sans reflet. X était vraiment un original, mais pas dans le

sens donné par Louis Fréchette dans son livre qu'il a intitulé « Originaux et détraqués ». Assez curieux à voir vivre, il était agaçant, généreux, prudent malgré ses imprudences apparentes.

244

Mais me voilà bien loin de Sainte-Adèle. Comment pouvez-vous y chercher la paix, me dit ma voisine un peu incrédule. Je n'y ai jamais vu que des gens assoiffés, bruyants, agités, cherchant non le repos, mais l'agitation dans les coquetels, les réceptions, la partie de poker du samedi soir, les dîners. Vous avez raison, lui ai-je dit. Mais pour éviter tout cela, il suffit de se faire considérer comme un *sauvage*. Et je vous assure que j'ai réussi rapidement. Si c'est facile, cela comporte des avantages bien précieux. Alors, on est libre de choisir ses amis, de les voir en fin d'après-midi, de parloter avec eux en buvant le whisky de l'amitié. Pour cela, il faut avoir renoncé à l'agitation et, je le crains, avoir atteint l'autre versant de la vie.



Ce matin, à sept heures et demie, il faisait 20°F au-dessous de zéro. J'espère que le soleil fera remonter la température. Le temps est splendide. Il y a une petite brume grise sur le paysage, qui est bien charmant ainsi. Chaque fois qu'il fait très froid, comme aujourd'hui, une fumée blanche monte des cheminées, tout droit, car il ne vente pas. Le grand froid s'endure assez bien, pourvu qu'il y ait pas de vent. Sinon, marcher est presque intolérable, avec la peau qui donne l'impression de se fendre, les sinus qui font mal comme si on les pressait très fort entre l'index et le pouce. Tout à l'heure, j'irai chercher les journaux chez Madame B., aimable épicière au sourire charmant. Je ne peux, en effet, rester toute la journée dans la maison sans aller respirer l'air extérieur. Ma femme m'appelle alors l'*Ancien Canadien*, tellement je suis emmitoufflé. Je me coiffe d'une tuque noire, enjolivée, il est vrai, d'un écusson en métal doré représentant un skieur, avec à l'arrière-plan un ciel bleu sans nuage, nettoyé par le vent du Nord. Ce serait très agréable, encore une fois, s'il ne faisait — 20 degrés à l'extérieur.

Plus tard, vers onze heures, il fait + 10°. Quel écart ! Et on voudrait avoir un caractère égal quand la nature fait de pareils sauts.



Dimanche dernier, nous sommes allés rendre visite à J. qui s'est porté acquéreur d'une maison de ferme et d'un grand terrain dans les

Cantons de l'Est : l'Estrée comme aiment à dire les gens du cru. Pour une chanson, J. a acquis un véritable domaine en friche. Le nouveau propriétaire parle de ses bois, de son érablière avec un plaisir évident. Il a une phrase bien amusante, à propos du sens des responsabilités qu'on acquiert quand on atteint l'âge où l'on a une femme, des enfants et une hypothèque sur sa propriété. Alors, dit-il, on change d'optique et l'on conçoit la vie bien différemment.

J. ne veut pas exploiter sa ferme, car il se méfie de ses qualités de rural. Il veut avoir un endroit où se réfugier loin de tout et de tous, dans un pays qui n'est pas encore envahi par les touristes ou autres vacanciers.

245

Sa femme a fait de la maison délabrée un coin bien charmant, coloré où se trouve un bric à brac dont elle a tiré un excellent parti : choses achetées au cours des voyages, meubles sans style venus du grand-père, de la grand-maman, de la famille et table en bois blanc faite par un menuisier local. Tout cela pourrait tenir de la boutique du brocanteur. Au contraire, c'est bien plaisant parce que la maîtresse de céans a mis beaucoup de goût dans son installation; grâce aussi au plâtre grossièrement gâché par des ouvriers qui ne voulaient pas se prêter à un travail qu'ils réprouvaient, grâce à de la peinture bien choisie et appliquée. L'autre génération tire parti de ce que ma génération a tendance à mettre de côté, avec une suffisance ou une incompréhension lamentables. Je pense, en particulier, à ce plafond de tôle que j'aurais fait arracher, mais qu'on s'est contenté de peindre en blanc et qui fait très bien.

J. m'a raconté une scène bien charmante : la visite des voisins en *berlot* le lendemain du Jour de l'An. L'un d'eux est un homme intelligent, grand fournisseur de lait à Montréal, astucieux, adroit, sachant ce qu'il veut, riche alors que d'autres doivent vendre leur terre dans la région. J. m'a dit comme avaient été agréables ces visites de gens simples, directs, aimables, comme on ne l'est plus dans les villes où on se connaît à peine. On cherche même à ne pas se voir pour éviter les histoires, les querelles ou la trop grande intimité. Quelle pitié au fond que ces réflexes d'isolés, qui se complaisent dans leur isolement !

À un moment donné, J. a dit à l'un de ses visiteurs, homme à tout faire qui lui a installé sa clôture : « J'ai une pompe dans la cave qui ne semble pas fonctionner. Vous ne pourriez pas y jeter un coup d'œil. » Sûrement, dit l'autre, qui descend à la cave, entourée de murs épais com-

me on en construisait au siècle dernier. Revenu aussitôt, il eut le commentaire suivant, au milieu des rires : « Si vous voulez que la pompe fonctionne, il faudrait peut-être mettre le courant. » Si le propriétaire de la maison règle facilement les grands problèmes de l'État, s'il fait des exposés brillants sur des sujets difficiles, comme moi, il bute sur les petits problèmes de tous les jours. Une fois de plus, l'ouvrier montrait son utilité. Cela me rappelle cette très amusante anecdote racontée par ma belle-sœur chez deux jeunes ingénieurs, frais émoulus de Polytechnique, passaient quelques jours après leurs examens. Devant la radio qui ne fonctionnait pas, ils n'eurent pas un moment d'hésitation. « Tante, dit l'un d'eux, nous allons vous arranger cela ». Ils dérangèrent à ce point la mécanique qu'il fallut le lendemain faire venir le technicien. Il y a une telle différence entre l'application et la théorie qu'il faut se rappeler le vieux dicton qui a encore sa valeur, même si le skidoo a remplacé la bête de somme : chacun son métier et les vaches seront bien gardées.



J'ai dit précédemment comment, à la sortie d'un concert donné à Paris par l'Orchestre de Paris, à la salle Gaveau, j'avais acheté un disque gravé en Russie. Je l'ai fait jouer à quelques reprises. L'orchestre (celui de la radio-télévision de Moscou) est excellent et le violoncelliste remarquable. Ce qui est mauvais, c'est la gravure. Une fois de plus, je constate combien l'objet de consommation peut être négligé en U.R.S.S. La technique à ce niveau semble médiocre, tout comme celle de l'industrie que révélait l'exposition de 1967 à Montréal. C'est aussi l'impression que rapportera M. après un voyage de trois semaines.

Deux dollars pour le disque me paraissaient être un prix de propagande. C'est trop pour une gravure qui est, à certains moments, aussi mauvaise. Ce n'est pas la faute de mon appareil. Il est excellent avec ses deux hauts-parleurs qui lui donnent une extraordinaire sonorité. Mes enfants me l'ont offert à l'occasion de mes soixante-dix ans.

J'ai eu ce jour-là l'impression d'être devenu un vieillard. Toujours, dans mon esprit, soixante-dix ans a été l'âge de la vieillesse, sinon de la décrépitude.

Un jour qu'à Québec, j'attendais l'avion, je causais avec le professeur R. G. de cet extraordinaire géographe qu'a été Pierre Blanchard. Il me disait que la période la plus productive de sa vie avait été celle que l'on considère généralement comme la vieillesse. M. Blanchard,

semble-t-il, a gardé jusqu'à la fin une extraordinaire vitalité et une clarté d'esprit qui lui ont permis d'écrire son œuvre, à un moment où les autres se contentent d'attendre la mort.

Je rappelais à R.G. combien Pierre Blanchard était laid, mais d'une laideur sympathique. Un jour que nous dînions ensemble au Cercle Universitaire, il vit un grand et beau garçon descendre les marches de l'escalier intérieur. D'un air rêveur, il me dit : « À son âge, j'aurais vendu mon âme pour être beau à ce point. ». Voilà une remarque bien curieuse chez un vieil homme qui, plus jeune, souffrait d'être laid, lui qui avait toutes les grâces de l'esprit. C'est un autre exemple de ces complexes dont l'origine lointaine n'enlève rien à leur acuité.

247

24 janvier

Une de nos amies est venue nous rendre visite tout à l'heure. Tout en buvant un *long drink*, nous avons causé de ses petites-filles : l'une a vingt ans et l'autre seize. La première suit en ce moment le cours d'architecture à l'Université. Elle a fait son début à dix-sept ans et, depuis, elle a ralenti sa vie mondaine pour faire des études assez difficiles, sèches, arides. Comme sont différentes ces filles d'aujourd'hui et celles d'hier ! Autrefois, le début se prolongeait longtemps. Il était un événement auquel n'échappait personne dans la bourgeoisie. Même ma belle-sœur qui savait qu'elle entrerait chez les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame ne l'a pas évité. Il était alors le grand événement avant le mariage : l'un n'entraînant pas nécessairement l'autre. À vingt-cinq ans, celle qui n'était pas mariée coiffait Sainte-Catherine. Le début s'accompagnait d'une invraisemblable course aux bals, réceptions, thés, à laquelle assistaient les pères un peu désespérés par la dépense et la futilité de tout cela. Les réceptions avaient lieu surtout dans les maisons particulières, l'hôtel étant encore rarement utilisé. L'envahissement de la maison était la règle, les parents se désolant de voir leurs tapis, leurs meubles abîmés par cette horde de jeunes sauvages. Certains étaient bien élevés pourtant, mais beaucoup se conduisaient comme on ne le fait pas chez soi. Ma femme et moi nous rappelons cette maison amie où certains invités un peu surexcités versaient les restes du réveillon dans le piano. Les hôtes étaient de braves gens mais qui, pour lancer leur fille, avaient cru bon d'inviter tous ceux dont on leur avait donné le nom.

Les habitudes ont changé. On ne reçoit plus chez soi, mais à l'hôtel. Le père règle toujours la note, mais certaines filles ne veulent

pas prendre part au carrousel. Elles préfèrent l'étude à la vie mondaine. Ainsi, cette deuxième petite-fille aux cheveux blonds et au yeux bleus, dont nous parle notre amie. Les mathématiques la rebutent, mais elle se sent attirée par les sciences humaines. Il y a quelques années, mes fils parlaient dédaigneusement de ces filles qui, à l'Université, étaient à la recherche d'un mari. Si à l'époque, ils avaient plus ou moins raison, maintenant ils ne s'exprimeraient plus ainsi. Si elles souhaitent travailler (car elles ne savent pas ce que la vie leur ménage), nos petites-filles ne veulent plus être aux postes subalternes. Elles veulent aller plus haut et, pour cela, elles désirent se former, en mettant de côté les plaisirs mondains auxquels leur mère donnait une telle importance dans le passé.

Y a-t-il là une conclusion à laquelle on arrive après avoir ingurgité le *Black & White* venu d'Écosse, le *Beefeater* de Londres, le *Cinzano* des plaines d'Italie ou le *Xérès* des côteaux ensoleillés d'Espagne ? Sont-ce des opinions exprimées par de vieilles gens qui s'imaginent comprendre leur époque ? Je ne sais. Mais comme il est agréable d'échanger des propos qui ne mènent à rien, mais qui donnent l'impression d'être encore de son temps !



25 janvier

Aujourd'hui, il fait +24°F. Hier, on avait —30 à 6 heures, —20 à 7 heures, +10 à midi. Comment veut-on éviter le rhume avec de pareils écarts ? J'espère que celui qui me menace sera un simple coryza. La grippe frappe dur en ce moment. J'étais parvenu à l'éviter jusqu'ici grâce à cet excellent vaccin que je prends chaque année. J'ai réduit les rhumes à deux ou trois par an, sans aller jusqu'à la laryngite qui, autrefois, me laissait aphone pendant plusieurs jours et durait parfois trois semaines.



À la messe de midi, ce matin, le curé avait invité le pasteur de l'église du Chantecler et la communauté protestante. Le chœur était dirigé par une Italienne qui a très bien fait les choses. Le curé l'a félicitée et il nous a priés de l'applaudir, ainsi que les chantres recrutés parmi protestants et catholiques. Vêtu d'une toge sobre, avec un simple rabat de dentelle, le pasteur a lu l'épître. À la sortie, le curé et lui ont accueilli les fidèles.

Pourquoi ai-je été ému, au bord des larmes, comme devant un événement nouveau, étonnant, prenant et, je l'avoue, bouleversant ? Pendant longtemps, on s'est tiré dessus à boulet rouge. Et voilà que, soudain, sous l'influence œcuménique, on se revoit, on se retrouve comme des frères séparés. Au prône, après l'évangile, on a lu des textes de Paul VI et du Primat de Westminster Abbey en Angleterre.

On se réjouit de ce rapprochement. Et dire qu'il y a quinze ans environ, un journal refusait d'annoncer un concert du Centre d'art, consacré à Rameau par Jean-Paul Jeannotte et Jeanne Landry. Pourquoi ? Parce qu'il avait lieu dans cette charmante petite chapelle, d'où viennent aujourd'hui le pasteur et ses fidèles.

249

Trois prêtres disaient la messe vêtus de leurs vêtements sacerdotaux (blancs et or) des jours de joie. À côté de l'autel, le pasteur occupait un prie-Dieu.

Tout cela est symbolique, touchant, non pas comme le retour de l'enfant prodigue, mais comme un premier indice de la réconciliation de frères ennemis. Tout en gardant leurs convictions, ils acceptent de ne plus se regarder comme des chiens de faïence, de ne plus se déprécier, de ne plus penser que l'un est dans la vérité et l'autre dans l'erreur, que l'un sera parmi les élus et l'autre parmi les damnés. Mais où tout cela nous mènera-t-il ?

Est-ce cela qui m'a ému ou est-ce le souvenir d'un passé bien proche qui, en s'écroulant, me laisse désemparé ? Je préfère la première explication. Mais est-elle la bonne ? En toute sincérité, je n'en sais rien. Je tiens à noter cet événement qui compte dans ma vie de vieil homme, que l'inattendu bouleverse.



27 janvier

Comme je relève d'une grippe, je suis rentré tôt cet après-midi; ce qui m'a permis de lire un bien charmant livre de Maurice Genevoix, rapporté de Paris en avril dernier. Je l'ai acheté rue Boissy d'Anglas, dans une petite librairie où la patronne est entourée de livres, logés dans une boutique à peine plus large qu'un corridor. C'est une nouveauté, m'a-t-elle dit, avec ce charmant sourire qu'on trouve souvent chez les libraires et les historiens chevronnés qui ont gardé le contact avec la vie de tous les jours.

Dans son *Tendre Bestiaire*, Genevoix étudie quelques bêtes et leur habitat. Il a une histoire de lièvre que deux chasseurs pourchassent toute la journée et que, le soir, le renard leur enlève sous le nez. « Chapeau, dit l'un d'eux; c'est du beau travail ». Il y a aussi une histoire de brochet et d'un vieil original qui me rappelle une visite rendue à mon père près de Saint-Jean, il y a bien des années. Après la mort de ma mère, mon père décida de s'isoler davantage durant l'été. Il n'était pas question pour lui d'aller à Vaudreuil. Depuis longtemps, il avait renoncé à l'île. Pour mon père, une décision était sans appel. Il songea donc à autre chose. Il se fit construire une roulotte attachée à sa voiture, à une époque où le *camping* en connaissait peu, même en Amérique.

Sur le toit était logée une embarcation que l'aidait à mettre à l'eau un cultivateur. Il y installait son *evinrude*, petit moteur à un cylindre qui faisait du bruit, secouait l'embarcation et ses passagers, mais les entraînait à six ou sept milles à l'heure, vitesse que l'on acceptait parce qu'on n'était pas pressé à cette époque. Cela lui permettait d'aller pêcher dans le Richelieu, où il y avait de l'anguille, de la perchaude, du crapet, du mulot, de l'achigan, mais aussi du brochet. En juillet, ce poisson vorace n'est pas très bon dans les eaux chaudes du Richelieu. En le logeant dans la glace et en le saupoudrant de sel, tout en l'entourant d'un linge, après quelques heures, on pouvait donner l'illusion d'une bonne prise. C'est ce qui arriva ce dimanche, où avec ma femme, je fut l'invité d'un vieux monsieur, ravi de nous offrir le produit de sa pêche. Avec une feinte modestie, il nous confia que si le brochet, l'été, n'était pas fameux, en le traitant avec un peu de soin et en le faisant revenir dans du beurre, on pouvait en tirer quelque chose. Mon père était ravi de cette vie d'isolé qu'il vivait ainsi, loin de tout. J'ai une photo de lui qui le représente à côté de la roulotte, un jour de grand soleil, entouré de Guy et d'Yvette.

Cet ouvrage de Maurice Genevoix est bien charmant, comme le sont les livres et les films de nature, qu'ils soient de Walt Disney ou d'autres naturalistes très près de leur sujet. Aimant les animaux, ils ne sont pas du tout prêts à admettre qu'il s'agit d'histoires sans importance parce qu'elles ont trait à nos frères inférieurs.

30 janvier

Un mot de femme de ménage à ma femme : « Madame, je ne peux aller chez vous demain, je joue aux quilles. C'est mon jour de *bowling*. »

Il est permis à tout le monde de pratiquer un sport qui n'est pas réservé aux seuls gens fortunés, mais à ma connaissance, c'est la première fois, qu'une femme de peine ménage dans sa semaine un jour où elle se refuse à gagner parce qu'elle a rendez-vous avec des amis. Et pourquoi pas ? Qu'on en dise du mal ou non, c'est cela la société d'abondance. On y gagne assez pour avoir des jours où l'on travaille et d'autres où l'on chôme parce qu'on a mieux à faire. Certains mesurent leur effort en fonction de l'impôt sur le revenu. D'autres acceptent de faire des besognes supplémentaires pourvu qu'ils ne soient pas forcés d'en rapporter le fruit à l'État. L'impôt est d'ailleurs de plus en plus un élément de compte pour les salariés. En passant d'un groupe à l'autre, ils paient une taxe proportionnellement plus élevée. À tel point qu'avant de conclure que l'augmentation est acceptable ou non par son employé, le patron doit se livrer à des calculs d'impôt. Sinon, il fait un geste qui se révèle insuffisant, inutile, incomplet. Parfois, il devra donner moins pour que son employé corvéable n'ait pas à payer trop.

Il y a bien des années, à la Chambre de Commerce de Montréal, un vieux monsieur avait dit de l'impôt sur le revenu qu'il était immoral. Je me rappelle comme, jeune homme, j'avais trouvé l'opinion comique. Elle ne l'était pas tellement. L'idée n'était que mal exprimée. L'impôt sur le revenu n'est pas immoral en soi, mais il pousse à frauder quand il atteint un niveau excessif. Certains envisagent la fraude fiscale comme un sport, comme une chasse à obstacle, comme une course au plus fin, au plus subtil. Les services de l'État sont organisés pour éventer la mèche. Ils ont une tradition, une technique qui permet d'établir assez bien l'exactitude du revenu déclaré : les signes extérieurs de la richesse ne mentent pas, non plus que le bilan individuel qui, sur une période d'années, révèle des choses qu'on croyait bien cachées. Il y a surtout les déclarations que les héritiers font après la mort du *de cuius*. Tout cela donne des armes à l'État. Trop de gens croient qu'on ne les emploiera pas contre eux. C'est une illusion qui se paie cher. On croit souvent que César comme la Fortune, a un bandeau sur les yeux. De nos jours, César a des yeux de presbyte plus que de myope et, même, s'il n'en était pas ainsi, aux deux on offre d'excellentes lunettes ou des verres dits de contact, qui sont bien efficaces. Si, parfois, César semble ne pas voir, c'est seulement, je crois, qu'il ne le veut pas pour des raisons qui ne s'accrochent guère de la raison.

Dans mes *Pages de Journal*, j'ai écrit des choses qui ont déplu à un de mes vieux et chers amis. Venu me voir un après-midi, il m'a dit simplement ceci : « Je ne peux discuter tes idées, car je suis ton invité... » Quelle charmante délicatesse d'un autre âge. J'en ai été ému au point que je lui ait dit sans ambages : « Il y a un demi-siècle à Paris, on donnait une opérette appelée *Dédé* ». On y chantait ceci en refrain : « J'ai perdu une occasion salutaire de me taire... » Ne discutons donc pas, ai-je ajouté, disons ceci tout simplement, qui était aussi dans *Dédé* : « Si j'avais su évidemment, j'aurais agi tout autrement... »

252

Autre mot, mais grossier celui-là. À l'église, l'autre jour, le curé croit bon d'affirmer qu'il n'a pris aucune part à la campagne politique pour l'élection à la mairie. « Quoi qu'on ait pu dire », a-t-il ajouté. Quelques minutes plus tard, je rencontre un électeur puissant de l'endroit, qui me dit brutalement : « Oh ! celui-là, qu'il ferme sa g... » Il est très curieux de voir comme, dès qu'il s'agit de politique, les gens ne veulent absolument pas accepter l'intervention du prêtre. On veut bien qu'il s'occupe de tout le reste, qu'il connaisse les secrets d'alcôve, mais non qu'il joue un rôle dans la politique locale. Évidemment, au siècle dernier, le clergé intervenait trop souvent parce qu'il craignait le libéralisme qu'il assimilait à l'anticléricisme. Les gens en ont gardé une répugnance qui s'exprime parfois aussi brutalement que par ce mot de maquillon, qui, traitant d'animaux, a tendance à prêter aux êtres humains des propos de bête.



Dans un livre charmant de Léo Larguier sur la *Curiosité et les Curieux*, il y a ce passage : « Sosthène de la Rochefoucault qui sévissait aux Beaux-Arts, sous le règne de Charles X, était un personnage falot qui n'avait qu'une préoccupation : faire cacher le sexe des statues sous des feuilles de vignes. » Cela correspondait à une époque où la pudibonderie avait succédé à la licence qui, en France, avait accompagné la Révolution et surtout le Directoire. Chose bien curieuse, en Italie, un siècle plus tard, on a passé par la même fièvre de convenance. N'est-ce pas sous le régime de Mussolini que l'on a garni bien des statues de feuilles d'acanthé ou de vigne, ou d'autres petits cache-sexe destinés à sauvegarder la pudeur. Ainsi, sur la place de la Seigneurie à Florence, on a cru que les statues seraient moins audacieuses en cachant le sexe. J'ai gardé une très amusante photo de ma femme, assise au café,

avec à l'arrière-plan ces mâles nus comme à leur naissance, sauf la feuille cachotière. Je l'ai intitulée « Germaine chez les hommes nus . . . »

Quel voyage charmant, nous avons fait en Italie ma femme et moi, cette année-là. Il faisait beau et chaud, mais pas trop. Nous étions logés à Florence, si je me rappelle bien, à côté de l'église des Franciscains. Chaque matin, à l'aube, les cloches étaient mises en marche par un sacristain vigoureux et appliquant la règle à la lettre. Elles nous éveillaient avec une régularité, qui nous faisait pester, mais ne nous a pas empêché d'aimer cette extraordinaire ville d'art.

253



X a une servante — que dis-je — une aide domestique, intelligente et extrêmement efficace. Quand elle veut savoir ce qu'il faut penser d'un livre du cru, elle le lui fait lire. Ce n'est pas long avant qu'elle apprenne ce que l'autre en pense. À propos d'une *Saison dans la vie d'Emmanuel*, le jugement vint très rapidement. « Mlle Marie-Claire Blais n'a jamais été pauvre, ou si elle l'a été, elle se souvient bien mal de ce que sont les gens pauvres, mais propres. Elle n'a jamais vécu dans une famille de la campagne. Jamais les gens que j'ai connus n'auraient pensé et agi ainsi. La misère est une chose, le vice en est une autre. » Il faut dire que Marie-Claire Blais ne se plaît que dans ces intrigues où le vice se nourrit de la misère et où la misère se croit tout permis. Nos écrivains — je l'ai remarqué chez Dubé, par exemple — vont presque toujours à l'extrême de la moralité ou de l'immoralité de crainte de n'en pas mettre assez. Dans les pièces de Dubé, tout le monde souffre d'un vice particulier. Il y a une telle accumulation de défauts, d'abus, d'excès qu'on n'en sort pas : on tombe dans le mélo le plus invraisemblable. C'est ce qui me désole chez Dubé qui, par ailleurs, pourrait être un dramaturge correct.

H. . . . a fait une très belle édition d'une *Saison dans la vie d'Emmanuel*. Je ne suis pas sûr s'il s'en tire honorablement avec ses 500 exemplaires. J'aurais souhaité en acheter un, mais je n'aime vraiment pas le livre, même si l'auteur est l'un de nos meilleurs écrivains et si l'on a reconnu son mérite, en France, par un prix littéraire.

X a également fait lire par sa boniche *Non Monsieur* de Jovette Bernier. La réaction a été la même. Mme Bernier a vécu à la campagne pendant de nombreuses années. Elle y a été institutrice. Elle doit davantage savoir ce dont elle parle quand elle décrit le milieu rural. D'un

autre côté, entre ce qu'elle a connu jeune fille et le milieu actuel, il doit y avoir une énorme différence. *Non Monsieur* est assez vivant, mais bien mal écrit. Pourquoi Jovette Bernier cherche-t-elle à avoir un style tellement personnel qu'il est heurté, coupé, découpé en tranches minces, comme on le fait pour le saucisson ? L'impression est mauvaise pour celui qui aime une phrase bien bâtie, bien charpentée, complète. Il faudrait lui demander de relire Colette, comme je le notais précédemment. Elle verrait ce que bien écrire veut dire. Colette a un extraordinaire sens de l'écriture. La langue a un esprit, une forme, des règles. Si on ne peut observer celles-ci, qu'on ne prétende pas écrire en français. Qu'on admette tout simplement qu'on s'exprime en patagon. Tout le monde alors découvrira dans ce langage nouveau et différent d'étonnantes et bien curieuses ressemblances avec l'autre, l'authentique.



31 janvier

L'École des Hautes Études Commerciales a emprunté en Allemagne de l'Ouest pour réaliser son projet à l'Université. Quelle chose ahurissante de penser qu'en 1969, Bonn prête à l'étranger tandis qu'en 1945, le pays était sur les genoux. Quel étonnant redressement dû en très grande partie à cet esprit de travail, à cette connaissance du métier et à cette discipline qui ont toujours été la caractéristique de l'Allemand, dur et âpre à la besogne. M. . . me raconte que son beau-père a au-delà de soixante ans. Il est au bureau le matin à huit heures.

À ce point de vue, deux groupes de réassureurs ont réalisé des choses remarquables. En 1945, leur ville était entièrement détruite. L'un d'eux n'avait pu garder que les dossiers que son directeur général avait transportés chez lui. Les deux sont repartis presque à zéro, avec des réserves presque nulles, des actifs presque entièrement détruits. À cause de leurs connaissances techniques, les assureurs sont revenus au premier rang dans leur pays, quelques années plus tard. Une autre société a fait mieux encore. Terriblement affaiblie après la guerre, elle est maintenant au deuxième rang des réassureurs professionnels dans le monde.

Dans la réassurance, les Allemands ne sont pas les seuls. Il y a les Suisses, les Anglais et maintenant les Américains qui font un énorme effort d'expansion. Il y a aussi les Français, les Italiens et les Scandinaves. Mais les Allemands sont ceux, je pense, qui ont pratiqué les plus extraordinaires redressements depuis quelques années.



Dans une église de Montréal, se trouve le président d'une commission d'enquête. Il vient de présenter un rapport sur les problèmes d'un grand établissement d'enseignement. Un vicaire monte en chaire et se fait le porte-parole d'un groupe de pastorale pour protester contre certaines conclusions qui visent l'enseignement de la théologie. Il va loin, très loin, trop loin. Après son sermon, le président se lève, monte en chaire et fourvoie le prédicateur. À mon avis, le vicaire eut tort de procéder ainsi. Mais que deviendra l'église si on s'en sert pour tenir des assemblées, en quelque sorte, contradictoires ? Ne risque-t-on pas de supprimer l'indispensable respect que les fidèles ont toujours montré à leur pasteur ? Si l'on veut que le prône reste la chaire de vérité, il faut éviter que, de part et d'autre, on l'utilise pour servir des causes de moins en moins sacrées. Traditionnellement, elle a été le siège d'un monologue. C'est un grand risque à courir que d'avoir recours au dialogue, surtout si on ne le fait pas avec une indispensable sérénité. Assez curieusement, les jeunes clercs sont prêts à employer la chaire à des échanges d'idées sociales, à l'occasion de la messe. C'est ainsi qu'on a utilisé le moment du prône pour faire l'éloge de théories ou de principes sociaux qui ne pouvaient que déplaire à la majorité des fidèles réunis, venus pour la messe. Qu'on s'expose à ce que quelqu'un dans l'église se lève et dise, comme cela s'est produit : « Assez, c'est assez. Nous en avons même trop entendu... » Voilà qui est dangereux, à mon avis. Qu'on discute en dehors de la messe, à l'église même, les mesures nouvelles, les théories sociales les plus audacieuses, les plus bouleversantes, il n'y a là rien que de très normal dans une société qui, une fois pour toutes, a admis la liberté de pensée et d'expression. Mais qu'on ne le fasse pas au cours de la messe, à laquelle on assiste non pour affronter ses idées avec celles des autres, mais pour communier en Dieu.